Sixième Année. — N° 20 | 10 CENTIMES | Du 23 NOVEMBRE au 6 DÉCEMBRE 1881

LE RÉVOLTÉ

POUR LA SUISSE

Un an . . . . . Fr. 4 —
Six mois . . . . . » 2 —
Trois mois . . . . . » 1 —

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 centimes.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les 15 jours

POUR L'EXTERIEUR

Un an . . . . . Fr. 5 20
Six mois . . . . . » 2 65
Trois mois . . . . . » 1 35

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

Administration : rue des Grottes, 24, GENÈVE

A NOS AMIS DE FRANCE

Notre dernière expédition étant entrée librement en France, nous prions nos amis de faire tous leurs efforts pour nous trouver des dépositaires nouveaux et de propager le journal, dans toutes les localités où ils peuvent avoir des relations.

Quant aux saisies qui ont lieu pour certaines localités, elles ne peuvent être que le fait d'un excès de zèle de la part des employés de la poste. Pour faire cesser cet état de choses nous engageons nos amis à réclamer à l'administration. Si les « pègres » du gouvernement veulent continuer de nous voler, il faut les forcer à le faire publiquement. Il ne faut pas que tout en se faisant parade de nous lever l'interdiction, le ministère continue de nous faire « barbotter » en sous-main.

A NOS ABONNÉS

Tous nos dépositaires et abonnés de l'extérieur sont priés de bien vouloir nous solder leur compte pour la fin de l'année s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans la réception du journal. Il ne leur sera pas donné d'autre avis.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

pour la propagande socialiste-révolutionnaire

Reçu de *B. à Genève: 0 fr. 90* de *S. à Genève: 0,50 c.*, de *P. R. à Paris 10 fr.*

Les Produits de la Terre

I

Lorsqu'on examine impartialement la société actuelle, on est frappé du contraste effrayant qu'elle présente : d'un côté la minorité bourgeoise gorgée de biens, vivant dans l'opulence ; de l'autre la foule des prolétaires et des asservis, souffrant dans la pauvreté ou croupissant dans la misère. A aucune époque, ce contraste n'a été plus douloureux qu'à l'heure actuelle ; jamais en effet l'humanité n'a disposé de moyens aussi puissants pour résoudre le cruel problème et jamais elle n'a paru se désintéresser aussi complètement de cette solution si nécessaire. Cela est triste à dire, mais il semble qu'au point de vue social tout ce qu'il y a d'intelligences et de volontés soit complètement frappé d'impuissance. C'est en vain que la science, marchant à pas de géants, découvre chaque jour de nouvelles lois, réalise quelque invention utile, à mesure que le progrès se fait dans tous les domaines matériels, l'état social s'aggrave. Les ingénieurs percent les isthmes et les monts, les médecins arrachent le secret de la vie à la nature, les philosophes, sondant les profondeurs du moi, nous dévoilent la personnalité humaine, de toutes parts les travailleurs intellectuels apportent leur pierre au monument commun, construisent de nouvelles assises, pendant ce temps l'état de la société continue à empirer, la cruelle scission va s'accentuant entre le riche et le pauvre, en dépit de tous les progrès réalisés, la misère sévit plus que jamais sur la classe des prolétaires !

—

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi, notre époque qui est le siècle des perfectionnements et des grandes découvertes, est-il aussi celui de la faim et du malheur ? Pourquoi de cette magnifique floraison des sciences, des lettres et des arts, ne sort-il rien qui fasse avancer la solution de la question sociale ? Pourquoi, à mesure que nous réalisons quelque nouvelle conquête matérielle, voyons-nous s'éloigner plutôt que s'approcher le moment où doit s'établir l'équilibre entre les hommes ? Pourquoi, en un mot, alors que nous devenons plus instruits, plus habiles et plus forts, devenons-nous en même temps plus impuissants devant les réformes qui s'imposent ?

C'est qu'en réalité tous les progrès qui se font dans le domaine matériel, sont accaparés par quelques-uns, au détriment de la société toute entière ; les conquêtes de la science, loin d'être utiles à l'humanité en général, profitent exclusivement aux classes riches. En examinant superficiellement le grand mouvement scientifique et industriel qui emporte notre siècle, nous pouvons nous faire illusion sur les résultats de ce mouvement et croire qu'il apporte à chacun de nous une plus grande somme de bien-être. Mais ce n'est là qu'une apparence. Certes, il est agréable de penser que nos ingénieurs ont pu, à force de génie et de volonté, sillonner le monde d'un réseau de fer et faire gravir même les monts à leur noire locomotive. C'est là un beau triomphe de l'intelligence humaine sur la matière. Mais en définitive quel grand profit retirons-nous de cette création magnifique ? Scientifiquement, j'admire les chemins de fer ; socialement, je suis obligé de reconnaître qu'ils ont surtout servi à constituer d'odieux monopoles. Ils me permettent, il est vrai, de me déplacer très rapidement ; mais en quoi cette facilité de déplacement peut-elle améliorer mon sort, à moi prolétaire, si d'autre part le progrès qui résulte de ce nouveau moyen de locomotion sert à constituer en face de moi une aristocratie qui m'écrase ? Car n'est-ce pas là en réalité, ce qui a lieu dans la pratique ? Calculez ce qui a été dépensé de force et de volonté pour préparer les voies, poser les rails, creuser les tunnels, construire les ponts et les viaducs du vaste réseau transterrestre et songez que cet immense effort, qui devait nous doter d'un admirable moyen de civilsation, a servi surtout à enrichir de puissantes compagnies financières. Elles sont là constituées formidablement en face de nous, ô prolétaires ; elles détiennent ces admirables instruments, les voies ferrées, et elles les exploitent, non dans l'intérêt de tous, mais au plus grand profit de leurs membres. Voilà donc en définitive à quoi a abouti une des plus belles créations du génie scientique, et cette œuvre qui aurait pu être un moyen de progrès est devenu un instrument de réaction et d'exploitation aristocratique.

—

Ce qui est vrai pour les chemins de fer, l'est pour la plupart des grandes inventions de ce siècle ; si nous passions en revue toutes les découvertes dues au génie industriel, nous pourrions montrer que l'avoir matériel de l'humanité n'a été augmenté que pour le bien d'une seule classe. Prise dans son ensemble, la société n'a presque rien gagné aux immenses progrès réalisés pendant la dernière période. Télégraphes, chemins de fer et bateaux, machines de toutes sortes n'ont pas augmenté, même faiblement, le bien-être de ceux qui souffrent et il y a proportionnellement autant de pauvres et de misérables actuellement que lorsque toutes ces belles inventions n'existaient pas encore.

Eh bien c'est une honte et une infamie. Il est évident que tous les moyens nouveaux que la science nous a donnés ont centuplé et plus que centuplé la force et la puissance de l'homme. Si donc la société n'a pas su utiliser cette force qu'elle a entre les mains pour réaliser le bien-être de tous ses membres ; si, marâtre elle ne veut pas nourrir également tous ses enfants, c'est que son organisation est vicieuse. Tous ceux qui ont en partage l'intelligence et le savoir, devraient rougir de voir tous les travaux du génie humain aboutir en définitive à l'impuissance sociale.

—

Les économistes bourgeois nous disent, il est vrai, qu'il ne peut en être autrement et que la société est fatalement vouée à la « concurrence vitale ». Car aujourd'hui c'est à ce cliché-là qu'on a recours pour justifier toutes les oppressions et légitimer toutes les injustices. Jadis on invoquait le droit divin, maintenant on fait appel à la « lutte pour l'existence ». Ah ! certes, cette lutte existe en effet, et elle ne s'est jamais poursuivie avec plus d'acharnement et de colère. Comme l'a dit férocement Malthus, « au grand banquet de la société actuelle il n'y a pas de place pour le pauvre ». Mais doit-il forcément en être ainsi et sommes-nous condamnés, comme des animaux, qui n'ont plus rien pour subsister, à nous entredévorer les uns les autres ? Cette vieille terre que nous avons appris à rajeunir et à indéfiniment fertiliser, ne peut-elle nous donner largement tout ce qui nous est nécessaire et faut-il qu'il y ait une partie de l'humanité qui souffre et meurt de faim pour que l'autre puisse vivre ? Non, mille fois non ! il n'en est pas ainsi et la concurrence vitale n'est pas une loi fatale. C'est artificiellement que nous faisons durer la cruelle lutte pour la vie ; il ne tiendrait qu'à nous d'y mettre fin par une révolution qui renouvellerait la société tout entière.

à suivre

QUEST-CE QUE L'ANARCHIE ?

IV

Ce n'est pas seulement en histoire qu'on procède ainsi par affirmation, en science par exemple, on dit à l'enfant soit scientifique, la science vois-tu, c'est tout car elle est la vérité affirmée par la démonstration, puis en même temps on lui apprend la science des mathématiques et de suite on faufile les *sciences théologiques*, aussitôt l'élève voudra avoir la

vérité par *démonstration*, c'est alors où on lui parle de vérités par déduction, par analogie, etc., etc., si bien que ce qu'on lui aura appris des sciences c'est qu'il y en a qui en sont et se démontrent, d'autres qui ne se démontrent pas, ce qui est en contradiction avec l'affirmation dite plus haut. A défaut de preuves à donner à l'enfant on trouve des mots nouveaux qui expliquent tout, on lui affirme des choses qui sont encore dans l'ombre, çà ne fait rien, on affirme d'abord ; plus tard, si les faits viennent démontrer le contraire, on en est quitte pour dire qu'on s'est trompé, et tout est dit ! De tout ce galimatias l'élève qui n'y comprend plus rien n'a plus qu'à avaler le tout sans raisonner, son cerveau s'embrouille, s'atrophie et il finit par prendre pour vérités les plus grandes absurdités.

* * *

De cette école où on a commencé à lui fausser l'esprit il passe dans une autre où il est soumis à une tyrannie continuelle, celle du *pion* (lequel n'a dû être inventé que pour prouver qu'en tout il faut de la hiérarchie), le pion se croyant déjà au-dessus de l'élève cherche à se faire craindre pour se faire obéir et continue à employer au besoin, pour cela, la force, il a à son service tout un arsenal de petites lois : les pensums, les retenues ; au besoin le cachot viendra prouver à l'élève qu'il ne peut se soustraire à l'autorité et que la hiérarchie entre élève même doit exister. C'est alors où commence cette hiérarchie par ce qu'on appelle l'élève moniteur, lequel exerce déjà une suprématie sur son camarade, on lui donne quelques petits privilèges qui lui font déjà croire que vraiment il est supérieur aux autres, on lui donne des galons qui le distingueront et on formera déjà, de cette façon, son cerveau à l'idée de commandement.

Cette éducation est combinée en vue d'exciter chez certains enfants l'ambition, le désir de parvenir à la fortune et chez d'autres le respect de ce qui est fort, l'obéissance à celui qui règne. L'inégalité des conditions, telle est la base de la société qu'on veut faire accepter aux jeunes gens comme une chose nécessaire. Au besoin on lui citera comme preuves à l'appui le règne animal où le plus fort mange le plus faible, où ceux-ci obéissent à ceux-là parce qu'ils sont vraiment supérieurs etc., etc. ; on se gardera bien de lui dire que si dans le règne animal les plus faibles sont mangés par les plus forts, cela tient essentiellement à ce qu'ils sont animaux et conséquemment n'ont aucun moyen de raisonner et que c'est justement parce que nous nous croyons supérieurs à eux nous ne devons pas imiter leurs actes.

* * *

Mais, dira-t-on tous les hommes ne vont pas à l'école et cependant ils acceptent pour vrai les mêmes principes, absolument comme ceux qui y vont ? J'affirme au contraire que ceux qui ont été le moins longtemps à l'école sont le plus souvent des révolutionnaires, les réformateurs les plus enragés, les plus convaincus, et cela se conçoit facilement car ils n'ont pas eu le cerveau complètement atrophié par des démonstrations aussi *persuasives* que celles expliquées plus haut ; il leur reste une grande dose de Justice, de bonté, de sentiments humains. N'ayant pas été complètement abrutis par l'éducation officielle, ils se révoltent en voyant les infâmies qui se commettent chaque jour ; n'ayant pas été complètement avachis par les *supériorités hiérarchiques*, ils ne subissent pas complètement les influences de celle-ci, et le *respect* chez eux étant moindre, il leur est plus facile de les regarder en face. C'est pour cela que les révolutionnaires se trouvent justement chez les peuples les moins lettrés, tels que les Latins. Mais, dira-t-on encore, à ce compte les sauvages devraient êtres les plus révolutionnaires puisqu'ils savent moins ? Non, parce qu'ils ont moins de raisons de se révolter que nous, ayant moins de besoins et les contentant presque tous. Alors dira-t-on encore, si l'instruction détruit la dignité de l'homme, si l'instruction atrophie les cerveaux il n'en faut plus ; nous devons revenir à la barbarie ? Halte-là ! nous ne disons pas cela. Nous voulons autant et mieux que personne l'instruction ; nous en demandons à cors et à cris tous les jours et dans tous nos écrits, l'instruction à tous les degrés pour *tous*, mais, *nous ne la voulons pas telle qu'elle est donnée par nos bourgeois ;* nous avons constaté que l'école et *l'instruction éducative* tuaient l'homme mais nous n'avons pas dit que l'instruction par elle-même était mauvaise. Nous voulons être instruits, mais non éduqués par les partis gouvernementaux ou autres, nous ne demondons pas la destruction de l'école, nous demandons à être formés et non transformés par l'éducation scolaire.

MONTCEAU-les-MINES

L'exploitation et la compression sont si grandes dans le fief des Chagot et consorts, la haine et la misère y sont si fortes qu'il ne se passe pas de jours qu'il ne s'y produise quelque acte de révolte de la part des exploités. Aujourd'hui nous avons à enregistrer un nouvel acte : C'était la maison d'un des gardes-chiourme de ce vaste bagne qu'il s'agissait de faire sauter, celle du marqueur Etiennet.

Cet Etiennet était venu dans le pays comme sous-officier dans une des compagnies que l'on avait détaché à Montceau à l'occasion des évènements de 1882 (première note), il s'était marié dans le pays et y était resté, puis aidé par la protection d'un ingénieur et à force de zèle, il avait fait son chemin dans ce bagne. Voici les faits que nous empruntons à un journal bourgeois :

... L'autorité avait été informée " par le rapport de certains agents secrets ", qu'un nouvel attentat devait être commis à l'habitation du sieur Etiennet, marqueur aux mines ne Blanzy et domicilié au hameau des Allouettes, localité située à peu de distance du hameau du Bois-du-Verne, théâtre des événements du mois d'Août 1882, à la suite desquels vingt-trois personnes furent traduites devant la cour d'assises de Saône-et-Loire, ot postérieurement devant celle du Puy-de-Dôme.

Par suite de ces informations, que l'autorité savait puisées à bonne source, ordre fut donné au commissaire de police et au lieutenant de gendarmerie de Montceau d'aller s'installer au moment propice sur différents points d'où ils pourraient surveiller tout se qui se passerait autour de la maison du marqueur Etiennet.

Pour donner le change, et pendant que ses hommes allaient se porter aux endroits désignés, plusieurs patrouilles de gendarmes à cheval parcouraient le village.

Le maréchal-des-logis Belgy, accompagné des gendarmes Pépin et Schofflet, s'était placé en observation derrière un buisson situé à proximité de la maison habitée par Etiennet.

Il était à peu près neuf heures et quart, quand ces trois agents de la force publique virent s'approcher de la maison un individu qu'ils ne pouvaient pas reconnaître, grâce à l'obscurité, mais dont ils purent néanmoins observer parfaitement les allées et venues.

L'inconnu s'avança devant l'habitation et plaça sur le seuil de la porte un objet qui a été reconnu ensuite pour un engin chargé de poudre et de dynamite. Cet engin était muni d'une longue mèche à laquelle les gendarmes virent l'inconnu mettre le feu.

S'élançant alors de derrière leur cachette, les gendarmes se précipitèrent vers l'individu. Celui-ci, se voyant découvert, prit la fuite et, grâce aux quelques mètres d'avance qu'il avait sur eux, il serait peut-être parvenu, à la faveur de la nuit, à se soustraire à la vive poursuite dont il était l'objet.

Mais, trompé lui-même par l'obscurité, il se précipita dans un chemin sans issue, une sorte de cul-de-sac où les gendarmes ne tardèrent pas à s'engager.

Se sentant perdu, l'homme que les gendarmes pourchassaient tira un revolver de sa poche et fit rapidement feu des six coups dont son arme était chargée.

Une des balles atteignit au poignet le maréchal-des-logis Belgy, une autre toucha le gendarme Schofflet et lui brisa la clavicule gauche ; enfin une troisième vint frapper un peu au-dessous du sein gauche, à quelques milimètres du cœur, le gendarme Pépin.

Les gendarmes, à leur tour, mirent la main à leurs revolvers, visant un peu au hasard, comme l'inconnu, et celui-ci tomba frappé de trois balles qui l'avaient atteint à la jambe, à l'épaule et à la tempe droite.

Malgré sa blessure, le gendarme Pépin, qui se trouvait en avant, se jeta sur l'inconnu, dont les blessures étaient assez légères, et le maintint jusqu'à l'arrivée de ses camarades.

Tout cela s'était passé en moins de deux minutes.

Pendant ce temps, un des voisins d'Etiennet, que le bruit des détonations avait attiré sur sa porte, ayant aperçu la longue mèche de la bombe, qui brûlait lentement, s'était élancé et avait pu l'éteindre au moment où l'explosion allait se produire.

Le prisonnier fut immédiatement ligotté et entraîné à la caserne de gendarmerie. Là il fut reconnu pour le nommé Gueslaff, ouvrier mineur. Comme je vous l'annonçais hier, Gueslaff est âgé de 18 ans. Il travaillait au puits Saint-François et vivait avec sa mère et sa sœur, qu'il soutenait de son travail. Il est originaire de la Bretagne.....

* * *

« Heureusement — s'accordent à dire tous les journaux bourgeois -- les actes qui se commettent à Montceau n'ont aucun caractère politique et ne sont que l'effet de vengeances personnelles. » Nous ne savons si c'est ignorance, volontaire ou non, de la part des politiciens bourgeois, mais nous ne pensons pas qu'il y ait là de quoi les réjouir. En effet, les actes de Montceau n'ont rien de politique, ce sont des actes d'origine économique. Ces maisons d'ingénieurs, de contre-maîtres, que l'on fait sauter ou que l'on tente de faire sauter, ne prouvent qu'une chose, c'est que les travailleurs de Montceau ont compris que les causes de leur exploitation et de leur misère ne résidaient pas seulement dans la forme gouvernementale, mais provenaient surtout de l'organisation capitaliste, et c'est à celle-là surtout qu'ils ont résolu de s'attaquer ; l'escarmourche de 1882 leur a été profitable, ils ont compris qu'après avoir démoli bien des chapelles et brisé bien des croix, cela n'améliorerait en rien leur situation ni ne leur ferait faire un pas de plus vers leur affranchissement. Aujourd'hui, ils s'attaquent à ceux qui, dans les ateliers, leur pèsent directement sur les épaules, en attendant qu'ils trouvent l'occasion de s'attaquer aux véritables bénéficiaires de cet état de choses : les directeurs de toute l'organisation, les Chagot et autres.

* * *

D'après ce que racontent les journaux bourgeois, le dernier acte aurait été décidé en réunion des mineurs. Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans ces récits, peut-être n'est-ce qu'une manœuvre policière pour justifier les arrestations faites et en prétexter d'autres — remarquons en passant que ce sont les mêmes plumitifs qui disent que les actes de Montceau ne sont que le fait de vengeances personnelles qui affirment qu'ils sont décidés par l'association anarchiste, qu'ils appellent la *Baude Noire*. Un peu de logique messieurs. Si réellement ces actes sont le fait d'une organisation socialiste quelconque, ils ont donc une portée que vous ne voulez pas avouer, des causes que vous voulez cacher, ou bien alors s'ils ne sont que des actes purement particuliers, pourquoi y faites-vous intervenir une association imaginaire ? Combien vous paie-t-on pour faire ce métier ? — pourtant, pour que la police ait été prévenue, il faut tout au moins que des indiscrétions aient été commises. Sans vouloir nous immiscer en quoi que ce soit dans les affaires de nos amis de Montceau, nous croyons qu'il y là un écueil à éviter et que si, comme le disent les journaux bourgeois, ils sont organisés en société secrète, ils doivent renoncer à discuter et à faire accomplir des actes quelconques par le moyen de cette association, car ils auraient à subir encore pas mal de déceptions comme celle qui a abouti à mettre le compagnon Gueslaff entre les mains des gendarmes.

Certes, nous savons que leur situation est très-difficile, les condition de lutte pour eux sont tout autres que dans n'importe quelle autre localité ; il leur est impossible de se réunir, de se grouper, même en sociétés d'étude, sous peine d'être immédiatement renvoyés des mines et livrés, par conséquent, à la misère ou à l'émigration. Il est évident que sous compression pareille les mineurs soient portés tout naturellement à se réunir secrètement s'ils veulent se voir et discuter, — même les choses qui, ailleur, se discutent le plus ouvertement — mais nous croyons que les actes ne doivent relever que de

la volonté individuelle. Si réellement, poussés par les circonstances, nos amis de Montceau sont organisés secrètement, que cette organisation leur serve à alimenter la propagande, qu'elle leur serve à s'étudier les uns les autres, qu'ils s'apprennent à en tirer toutes les ressources qu'elles peuvent fournir à la propagande, qu'ils ne tentent pas d'y faire discuter les actes ; que ceux qui sont résolus à agir agissent, mais sans en avertir personne ; quand on veut faire de l'action, moins on est mieux ça vaut, et il y a moins d'indiscrétions à craindre.

* * *

Les journaux bourgeois racontent aussi que Gueslaff aurait été abandonné par ses camarades : ceux-ci, au lieu de le défendre contre les gendarmes, se seraient hâtés de fuir, le laissant seul aux prises avec une dizaine de sbires. C'est pour se venger de cet abandon que Gueslaff aurait livré les noms de ses complices. Si ces récits ne sont pas une infâme calomnie destinée à couvrir l'infamie des arrestations opérées, nous n'avons qu'un mot à dire : « Que le lâche capable de fuir quand un camarade a besoin de lui, que le misérable dont la langue livre à la police le nom d'un ami, que tous ces peureux restent esclaves et courbent l'échine ! Ils sont faits pour recevoir les étrivières et non pour vivre de la vie ou pour mourir de la mort d'un homme libre !

MOUVEMENT SOCIAL

France

PARIS. — Le choléra est à Paris, la fine fleur de la bourgeoisie capitaliste et gouvernementale fait ses malles, beaucoup sont déjà partis pour le lointain.

Pendant ce temps, les travailleurs toujours aux prises avec les souffrances et les chômages créés par la surproduction capitaliste, voient leur situation s'agraver par ce fléau qui s'attaque principalement à tous ceux qui n'ont pas le privilège de profiter de l'air, de l'espace et du soleil.

— Les travailleurs ont une bonne occasion de montrer — à tons ceux qui les ont mis dans le pétrin — une grande énergie. Jamais situation ne fut plus favorable pour agir, à moins que satifaits de leur sort, les travailleurs préfèrent crever de faim dans leurs mansardes infestées par les émanations d'un air vicié plutôt que de prendre d'assaut ces beaux hôtels construits loin de la fumée des usines, au milieu d'immenses jardins, que ceux qui les affament ont eu la lâcheté d'abandonner.

Une grande réunion des ouvriers sans travail doit avoir lieu Dimanche 23 Novembre, à la salle Lévis. Cette réunion est organisée par un grand nombre de Chambres Syndicales et de groupes corporatifs ; espérons que les *résolutions* qui y seront prises seront assez énergiques pour aider à l'avancement de la Révolution Sociale.

* * *

Les traîneurs de sabre s'exercent en ce moment, ils ont condamné trois soldats à la peine de mort ; un à Paris, le deuxième à Dijon, et le troisième à Marseille. Pourquoi ? parce qu'ils avaient eu le courage de mettre leur dignité au dessus de leur profession. Atteints dans leur personne par les brutalités de leurs *supérieurs hiérarchiques*, ils ont fait ce que tout homme de cœur eût fait en pareille occasion, ils se sont fait justice eux-mêmes.

Travailleurs, voilà ce que l'on fait de vos enfants ; non contents de les semer sur les champs de bataille à la recherche de pépites d'or pour la bourgeoisie régnante, on les tue, lorsqu'ils veulent montrer que sous leur capote de soldat ils ont toujours conservé un cœur d'homme libre.

* * *

AMIENS. — Les amis du compagnon Paulet sont priés de lui adresser, à partir du 1er Décembre, leurs communications, rue Sylvius, 10.

* * *

LYON. — La période de propagande par le fait que nous traversons effraye réellement nos dirigeants.

Si les ouvriers et ouvrières tisseurs n'ont pas de pain à se mettre sous la dent, nous apprenons que le ministre de la guerre a donné l'ordre de distribuer à la troupe des munitions au premier signal de révolte.

C'est ainsi qu'à l'Arsenal, des pièces de 7, sont toutes chargées et munies de tous leurs accessoires. Prêtes à partir. De même, les hommes des patrouilles et les sentinelles ont leur fusil chargé.

En un mot, tout est prêt pour combattre les ennemis intérieurs : les affamés. Ils peuvent aller vérifier à l'Arsenal, si les cartouches et les obus sont de bonne qualité.

Que les tisseurs prennent une résolution : ou mourir de faim en travaillant, ou vivre librement sous un régime anarchique.

* * *

Voici ce que nous détachons d'un journal bourgeois, *Le Petit Lyonnais :*

Mr André Antoine, boulanger rue Désirée, 7, surprit, hier soir, un jeune homme de 16 ans — presque un enfant — qui, probablement poussé par la misère et la faim, lui dérobait un pain placé à la devanture de sa boutique.

Ne se contentant pas de reprendre possession de sa marchandise, l'impitoyable boulanger arrêta le pauvre voleur et se mit en devoir de le conduire lui-même au poste de l'Hôtel-de-Ville.

L'enfant poussait des cris de désespoir, si bien qu'en traversant l'allée de la maison portant le numéro 56 de la place de la Comédie, les deux frères B..., qui s'étaient enquis de la chose, crurent devoir engager le boulanger à laisser aller l'enfant.

Mais les prières n'aboutissant pas, les deux ouvriers voulurent le dégager quad même ; de là une lutte dans laquelle furent distribués, de part et d'autre, force horions et à la faveur de laquelle l'enfant put s'esquiver. Mais le boulanger ne se tenant pas pour satisfait, a porté plainte et les deux frères, le nommé Jean-Baptiste B..., teinturier, domicilié rue Garibaldi, et Joseph B..., tisseur rue Bossuet, ont été arrêtés sous l'inculpation de coups et blessures volontaires.

Nos sincères félicitations à ces deux compagnons qui n'ont pas craint de s'attirer une mauvaise affaire en tirant un pauvre diable des griffes de ce défenseur féroce de la propriété. Il s'indigne à l'idée de ce qu'un pauvre diable dérobe à son étalage un pain pour assouvir sa faim, mais il trouve très naturel, sans doute, de vendre du plâtre à ses clients, en guise de farine ou d'augmenter ce qu'il appelle son bénéfice en trichant sur le poids.

Quant au boulanger, sa conduite assurément mérite mieux que des éloges ; espérons qu'il se trouvera par la ville quelque autre gaillard de la trempe des frères B..., qui se chargera de lui administrer *la récompense* qu'il mérite.

* * *

MONTCEAU-LES-MINES. — Des forces militaires ont été envoyées dans notre localité pour renforcer la gendarmerie.

Des affiches ont été apposées dans la nuit, annonçant de nouvelles vengeances.

* * *

BESSÈGES. — Un engin chargé de dynamite a éclaté contre la maison d'un ingénieur principal. Des vitres seulement ont été brisées. Trois arrestations ont été immédiatement opérées, mais comme on a été forcés de relâcher ces trois compagnons, on en a immédiatement arrêté deux autres.

* * *

ANZIN. — Une explosion de dynamite a eu lieu à la fosse d'Haveluy. Cette fois-ci encre il ne s'est produit que des dégâts matériels.

* * *

RESPECT DE L'AUTORITÉ !

A Lyon, des agents ayant voulu procéder à l'arrestation d'un charretier parce que — d'après eux — il maltraitait ses chevaux, celui-ci se défendit avec acharnement et la foule prenant son parti se mit à crier : « Enlevez-les ! » et frappa même sur les agents. On a été forcé de mener le brigadier à l'hôpital. Fallait pas qu'il se mette policier.

Autriche-Hongrie

Malgré les arrestations et les persécutions qui s'acharnent contre les socialistes, la propagande ne s'arrête pas un seul instant. Malgré la découverte de l'imprimerie clandestine de notre journal anarchiste, — découverte qui a amené l'arrestation d'une quinzaine de personnes — les effets de la propagande socialiste se font sentir dans la masse, et les rapports entre exploités et exploiteurs deviennent de jour en jour plus tendus. C'est ainsi que dernièrement à Ottakring, rue du faubourg de Vienne, la fabrique d'un sieur C... a subi un siège en règle. Cent cinquante ouvriers environs l'ont entourée et se sont mis à la bombarder avec d'énormes pierres.

Toutes les vitres ont été brisées et les murs fortement endommagés. Les habitants se sont enfuis dans les bâtiments de derrière, plusieurs d'entre eux ont été blessés par les projectiles. Il a fallu une forte escouade de police à pied et à cheval pour disperser les agresseurs, plusieurs arrestations ont été opérées. C'est le renvoi de plusieurs ouvriers qui a occasionné cette petite émeute.

Ecosse

Enregistrons en passant une petite victoire des paysans écossais. L'escouade de police envoyée dans l'île de Skye pour protéger les propriétés du major Traser contre les « violences de la multitude » a été chassée à coups de pierres et de bâton. On ne nous dit pas s'il y a eu des têtes cassées. Espérons-le, pour le bon exemple !

Les propriétaires expulsés des îles Hébrides n'ont plus confiance dans la police, il leur faut maintenant des soldats, des marins, des canonniers ; toute une flotille chargée de troupes va s'embosser devant les villages pour bombarder et brûler les maisons de leurs paysans. Mais ceux-ci ne cèdent pas, et partout se répète la proclamation lancée par les gens de Lewis après leur première victoire sur la police. Nous la voudrions plus énergique, mais l'expérience finira par leur faire parler un langage plus fier : « Écossais, fermiers, métayers, paysans et pauvres : Redressez-vous comme des hommes devant vos oppresseurs. Revendiquez les droits dont vous êtes privés. Ne vous reposez pas qu'vous ne les ayez obtenus. Et si on vous les ree fuse agissez ! Épargnez les vies humaines, mais si on vous attaque, défendez-vous. Détruisez la propriété de l'ennemi. L'ennemi c'est le propriétaire terrien, c'est l'agent, c'est le capitaliste, c'est le parlement qui fait toutes ces lois infâmes et qui les maintient. Coupez les fils du télégraphe et emportez-les. Arrêtez les trains. Brûlez les lettres. Roulez des rochers et des poutres sur les voies ferrées, arrachez les rails. Brûlez les propriétés des maitres et des agents. Allumez leurs bruyères, tuez leurs chiens de chasse. D'Angleterre et d'ailleur des millions d'autres opprimés vous répondent. »..... Suit la formule religieuse qu'ils n'ont malheusement pas encore oubliée :

« Dieu sauve le Peuple ! »

Angleterre

Le capitaine du navire le *Shaimoik*, nolisé par le gouvernement anglais pour transporter des troupes et des munitions contre les paysans insurgés, de l'île de Skye, a refusé ses services pour cette infâme besogne. Il a déserté avec presque tout son équipage. Excellent exemple que nous recommandons aux soldats qui sont à Montceau-les-Mines.

Italie

Le journal *Il Commune*, organe du sieur Costa, contient l'entrefilet suivant :

« Celui qui distribue aux revendeurs de Milan le *Révolté* de Genève est un rédacteur du *Rabagas*, de la *Provincia* de Forli, et de la *Croce di Savoia*; il distribuait également les journaux anarchiques lyonnais(auxquels il envoyait nous le présumons, des correspondances), *l'Explosion* et *l'Ère Nouvelle* de Carouge, et correspond avec plusieurs socialistes sous des faux noms. »

Ordinairement, quand un journal attaque quelqu'un, il a du moins la politesse élémentaire, quand il est de bonne foi, de lui faire part de l'attaque et de lui adresser le numéro qui la contient. C'est par hasard qu'un ami nous communique le numéro d'*Il Commune*. A l'accusation qui s'y trouve nous opposons un formel démenti.

Tous les mêmes, ces opportunistes du socialisme, aussi jésuites les uns que les autres !

Correspondance.

Nous recevons du Cercle anarchiste international de langue française, de Londres, la communication suivante :

AUX GROUPES ANARCHISTES

Compagnons,

Il est du devoir de tous les groupes constitués de prendre à leur charge un nombre déterminé d'exemplaires des journaux anarchistes. et d'en effectuer eux-mêmes le versement à l'administration, à l'avance si c'est possible. C'est le seul moyen pratique, selon nous, de faire de la bonne besogne qui jette la lumière parmi les exploités, et la peur chez les exploiteurs.

Si nous voulons sincèrement la liquidation sociale tournons tous nos efforts vers ce qui doit nous faire atteindre ce but..... En conséquence, le " Cercle anarchiste international de langue française de Londres ", recevra toutes les semaines, 30 numéros de TERRE ET LIBERTÉ de Paris, ainsi que du RÉVOLTÉ de Genève. Nous engageons vivement tous les groupes à suivre cet exemple.

Salut et Révolution Sociale

Bibliographie

Les révolutionnaires français viennent de lancer une nouvelle brochure, *A l'Armée*, dont nous détachons le passage suivant :

SOLDATS,

Les complots incessants, qui se trament contre les libertés publiquse, dans les partis autoritaires de tout acabit, même au sein du gouvernement, nous obligent à faire appel de nouveau à votre raison et à votre courage.

Nous devons vous répéter que vos intérêts véritables sont en complète opposition avec ceux des chefs, qui prétendent se servir de vous pour opprimer la masse des travailleurs, dans laquelle se trouvent vos familles et vos anciens compagnons de travail.

Ne perdez pas de vue, ce que nous vous avons déjà dit, que tôt ou tard il vous faudra revenir dans l'atelier ; oseriez-vous y revenir avec les mains tachées du sang du peuple.

Comprenez bien que vous prépareriez vous-mêmes votre asservissement dans l'avenir, si vous consentiez à aider la bourgeoisie dans son œuvre d'oppression et d'exploitation des prolétaires.

Il est toujours horrible d'exercer le métier de *tueur d'hommes*, surtout à l'égard des exploités et des opprimés ; celui qui accepte un rôle si cruel et si répugnant, n'est pas soldat, — il n'est qu'un bourreau. (*)

N'êtes-vous pas fatigués d'être traités comme des parias condamnés à vivre en dehors de la société ?

On vous isole de la masse du peuple pour vous dresser plus facilement aux massacres dont les gouvernements ont besoin pour maintenir leur autorité ; l'État agit à votre égard comme l'Église catholique à l'égard de ses prêtres, qu'elle veut sans famille, afin qu'ils soient mieux disposés à tout lui sacrifier.

Vous, on vous voudrait vils dans l'obéissance, féroces dans la bataille, surtout contre les travailleurs ennemis du pouvoir.

Voilà pourquoi on vous soumets à un code spécial dont les rigueurs sont pires que celles des lois pénales appliquées aux prolétaires.

Et, choses étrange, vous êtes au fond les soutiens réels de ce régime inique ; c'est derrière vos poitrines que s'abritent vos oppresseurs, qui sont aussi les nôtres.

Que deviendraient-ils, en effet, si vous leur refusiez enfin le secours de vos bras ?

Réduits à l'impuissance, ils fuiraient devant la juste colère de leurs victimes.

Tournez donc contre ces lâches oppresseurs, les armes qu'ils vous ont données pour égorger vos frères.

* * *

Ne vous laissez pas prendre aux semblants de réformes qu'une Chambre corrompue affiche avec affectation, dans le sens de l'égalité pour le service militaire,

De même que le volontariat, qu'on parait supprimer, n'était qu'un remplacement déguisé, les exceptions introduites dans la nouvelle loi, constituent en réalité des privilèges en faveur des fils des bourgeois, tout comme le volontariat.

Oui, ceux qui ont eu le privilége d'une instruction qu'on a refusé à l'enfant de l'ouvrier, trouveront encore dans cette instruction la source d'un privilège nouveau.

En lisant attentivement les modifications introduites, il est facile de voir qu'elles se prêtent plus facilement que le volontariat, à la concession des faveurs — et vous savez d'avance à qui ces faveurs seront accordées.

Enfants d'ouvrier, fils de paysans, à qui la société a refusé l'instruction qu'elle a prodiguée aux enfant des riches, — ne souffrez pas plus longtemps la violation du principe d'égalité, inscrit en tête des lois qu'on a invoquées pour vous imposer le régime militaire.

* * *

Étant les plus asservis, vous devriez être les premiers à vous soulever : imitez les soldats d'Espagne, vous qui avez de plus qu'eux, l'avantage de pouvoir compter sur le concours des masses populaires.

Oui, puisque vous avez en mains les armes et les munitions qui nous manquent, prenez l'initiative de la Révolution.

Vos chefs n'ont-ils pas l'audace d'offrir à des prétendants l'épée qu'on leur a confiée.

Pourquoi donc n'oseriez-vous pas offrir vos armes au peuple ?

Mais si vous n'osez pas la prendre cette initiative généreuse, repoussez l'idée de combattre ceux qui la prendront. Songez qu'ils se lèveront autant dans votre intérêt que pour eux-mêmes.

Vos frères de l'atelier compte sur vous ; ils espèrent que vous ne voudrez plus servir d'appoint à la police et aux gendarmes.

Non, vous ne voudrez pas attirer sur vos têtes les malédictions qui pèsent sur les soldats qui prirent part aux égorgements de Juin 1848, de Décembre 1851 et de Mai 1871.

Quand vous entendrez retentir autours de vos casernes le cri de *liberté !* — Vous incendierez ces repaires de la tyrannie et vous vous joindrez au peuple pour en finir avec toute domination gouvernementale.

* * *

Nos revendications sont justes :

Nous ne voulons de tyrans d'aucune espèce ; plus de l'oppression de l'homme par l'homme.

Nous considérons et nous traiterons comme ennemis publics, ceux qui entendant user de toutes les libertés, n'en veulent aucune pour les autres.

Nous traiterons comme assassins ceux qui attentent continuellement à la vie d'autrui en accaparant les moyens de vivre, ceux qui dressent des soldats pour les combats de la rue, contre les travailleurs.

Ne croyez pas les misérables qui vous disent que êtes obligés d'obéir même à des gouvernements souteneurs de privilèges et qui provoquent des guerres pour faire croire à l'impossibilité de se passer des armées, destinées en réalité à maintenir leur domination.

L'état sauvage est préférable à une société dans laquelle le citoyen a sans cesse à lutter contre des forces organisées, sous l'accumulation dequelles il est constamment écrasé.

Ces armées placées en dehors et au-dessus d'une nation, ne sont pas même une garantie certaine de sécurité contre l'ennemi étranger ; elles l'exposent à toutes les défections et la laissent sans possibilité de résistance quand, après leur défaite, le gouvernement signe une paix honteuse, comme il est advenu en France en 1871.

Nous voulons que tous les citoyens soient pourvus d'armes et de munitions pour la defense de leurs droits et au besoin pour celle du territoire, si les hordes des despotes de l'Europe marchaient contre nous, mais il ne faut plus d'armées organisées ayant des chefs permanents, mêmes élus.

Toute armée est un danger pour les libertés publiques....

Le reste de la brochure énumère les moyens de guerre qui lui paraissent efficaces pour en finir promptement avec nos ennemis communs.

(*) N'est-ce pas là le vrai rôle du soldat. N.

LA FÉDERACION IGUALADINA

Un trimestre. . . . . 1 peseta
Un numéro seul. . . . . 5 cénts

Administration et rédaction :
SANTA CATALINA, 17, *Igualada (Espagne)*

PETITE CORRESPONDANCE

J. H. à Noxon, (Amérique) — Il y a erreur, nouss avons reconnu " de nous-mêmes, que ledit compte-rendu n'émanait que d'une individualité, mais cela n'infirmait "en rien" son authenticité. A preuve la " Freiheit " l'a publié.

Avons reçu les timbres et expédié Nos demandés.

P. à Lyon. — Reçu mandat.

P. R. à Paris. — Avez-vous reçu les derniersnuméros demandés.

Revue à Bordeaux. — Quelle est la remise aux libraires ?

EN VENTE
Dans tous les Kiosques à GENÈVE
LA
REVUE ANARCHISTE INTERNATIONALE
de BORDEAUX
PRIX du numéro : **40** centimes.

TERRE ET LIBERTÉ
ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE
Prix du numéro : **10** centimes.

LE RÉVOLTÉ
EST EN VENTE A PARIS chez :
COURCHINOUX rue Mouffetard, 67
Bureaux de la REVUE ANTI-PATRIOTE rue Basfroi
» de TERRE ET LIBERTÉ, ruelle Pellé,3
Aux INSURGÉS, le jeudi, salle VIDAL
A LYON :
MARCHAND, rue de Créquy, 249
» rue de l'Hôtel-de-Ville
A TOULON :
BELLUE, rue du Canon, 7

AVIS
Nous avertissons nos amis que nous avons a leur disposition une certaine quantité d'exemplaires de la brochure :
AUX JEUNES GENS
PAR P. KROPOTKINE
2me Édition — Prix : 0,10 centimes.

Genève. Imprimerie Jurassienne, 24, rue des Grottes.